

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**87. Val-Richer, Samedi 14 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

87. Val-Richer, Samedi 14 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)



[99. Paris, Dimanche 22 juillet 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-07-14

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitDe douces paroles ! Je ne vous en enverrai jamais, je ne vous en ai jamais assez dit d'assez douces à mon gré.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°130/167-168

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 299-300, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/143-150

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°87. Samedi 14, 2 heures

De douces paroles! Je ne vous en enverrai jamais, je ne vous en ai jamais dit d'assez douces à mon gré. Vous craignez que je ne sois mécontent. Non, je ne suis pas mécontent. Je vous aime trop et je vous connais trop bien pour l'être jamais. Mais je suis triste : triste comme je ne puis pas ne pas l'être ; triste aussi peut-être comme je pourrais ne pas l'être. Je vous ai demandé un jour comment on faisait pour avoir de l'humeur sans en avoir contre quelqu'un. Je ne puis admettre qu'à cause de notre séparation vous ayez de l'humeur contre moi. L'an dernier du 15 juin à votre retour d'Angleterre, parmi mes inquiétudes, en voici une qui me préoccupait beaucoup. Si notre intimité devient complète, parfaite, comment nous accommoderons-nous de ce qu'il y a d'incomplet et d'imparfait dans notre relation ? Si nous devenons vraiment nécessaires l'un à l'autre comment supporterons-nous d'être jamais séparés ? De jour en jour, je vous découvrais plus capable d'une intimité parfaite et de tout son bonheur, et plus incapable d'accepter dans ce bonheur la moindre imperfection, la moindre lacune. Je vous en aimais chaque jour davantage et mon inquiétude croissait avec ma tendresse. Un jour, mon inquiétude a disparu. Je n'y ai plus pensé. Nous avons été sitôt et si longtemps séparés ! La séparation était notre état habituel. Je n'ai plus pensé qu'à la joie de notre réunion. J'en ai joui avec une confiance aveugle comme on jouit du bonheur ; on ne prévoit plus rien, on ne s'inquiète plus de rien ; il absorbe l'âme. Mais, vers le printemps, mon inquiétude est revenue, et revenue très vive. Mon attachement pour vous était devenu bien plus sérieux et bien plus tendre. Je vous connaissais bien mieux. Vous ne savez pas à quel point, tout l'hiver, de près, de loin, chez vous, chez moi, seuls, ensemble ou dans le monde, vous avez été constamment présente à ma pensée, l'objet constant de mon observation, de ma réflexion, de ma contemplation, de ma sympathie. Vous, la créature la plus noble, la plus fière, placée le plus haut et en même temps la plus facile à froisser, la moins propre à lutter contre le sort, la plus près de fléchir sous le fardeau ! Des sentiments si profonds, et des impressions si mobiles ! Avec tant de supériorité, pouvant si peu pour vous-même ! Tant de haut dédain, et une telle impossibilité de se résigner à la souffrance, à la contrariété, à la difficulté ! Une dignité si inaltérable avec une si vive impatience contre tout ennui, tout obstacle, tout mécompte ! Je suivais tous vos mouvements; j'assistais à toute votre âme. Quel ravissant bonheur de veiller de tous côtés, à toute heure, sur cette âme si haute et si tendre, de la satisfaire pleinement, de répondre à toutes ses exigences à ses plus secrets désirs de perfection dans l'intimité ! Et en même temps de protéger constamment efficacement, cette personne si peu faite aux

combats, aux épreuves. J'écarte d'elle tout mal, tout effort, de la faire vivre à l'abri d'un impénétrable bouclier, de tendresse et de soin ! Je revois tout cela avec un désir tous les jours plus vif de réaliser mon rêve. Et tous les jours, tantôt un incident indifférent en apparence, tantôt une parole de vous venait déjouer mon désir et me pénétrer de la crainte que mon rêve ne pût se réaliser. J'étais dans cette disposition pleine d'anxiété, quand le moment de notre séparation est venu.

Je ne pouvais pas hésiter. Ma mère, mes enfants attendaient impatiemment la campagne. C'est leur plaisir. C'est un grand bien pour leur santé. Ils y comptaient. Ma mince fortune, dont il faut bien que je m'occupe pour eux m'en obligeait. Je ne suis promis que dans ma vie publique, jamais, même pour mes enfants, les considérations de fortune, n'exerceraient sur moi la moindre influence. Raison de plus pour que j'en tienne quelque compte dans la vie privée. Je vous ai quittée, en essayant d'étouffer près de vous mon chagrin pour vous aider à étouffer aussi le vôtre. J'ai eu tort. Si vous aviez vu ce qu'il m'en coûtait de vous quitter, votre chagrin fût resté le même ; mais une minute d'injustice, une minute d'humeur contre moi eût été impossible. Dites-moi que vous n'êtes pas injuste, que votre humeur ne s'adresse pas à moi, pas du tout à moi, qu'elle porte uniquement sur l'imperfection, l'amère imperfection de notre relation, de notre destinée. Dites-moi cela ; pensez le toujours. Et même loin de vous-même sous ce fardeau si lourd de l'absence, je me sentirai le cœur confiant et fermé ; je reprendrai mon rêve, le rêve de vous rendre heureuse, heureuse malgré tout ce qui nous manque, malgré nos cruels souvenirs, heureuse à force d'être aimée, et bien aimée. Oui, bien aimée. C'est la plus douce parole que je sache écrire, et qu'elle est loin de la réalité ! Adieu G.

Dimanche matin 8 heures

Je porterai moi-même ce matin cette lettre à Lisieux. Je vais passer la journée à la campagne à Combrée. Que de choses je voudrais vous dire ! Rien ne me contente. Rien n'est assez tendre, assez vrai. Rien me dit tout ce que j'ai pour vous dans l'âme. Vous avez besoin que tout soit parfait autour de vous. Et je suis sûr que si j'étais toujours là, libre de tout faire & maître de tout arranger, tout serait effectivement parfait selon votre désir. Et je ne suis pas là ! Et même quand j'y suis, je ne puis pas tout ce que je pourrais ! C'est un sentiment très douloureux. Et pourtant je m'y résigne pour moi. Laissez-moi espérer que vous vous résignerez aussi comme on se résigne. Acceptons ensemble avec une commune tristesse & une commune tendresse ce qui manque non pas à notre intimité mais à notre bonheur. Supportons le ensemble, avec une confiance sans mesure l'un dans l'autre, afin de jouir ensemble de ce que nous avons. Adieu. Adieu. Je voudrais que tout mon cœur pût passer dans cet adieu. Il serait bien doux. 10 heures ¹/₄ Je reçois votre paquet en montant en voiture, pour ma course. Merci. Merci. Je vais lire tout cela, en roulant. Il ne fait plus chaud. J'espère qu'il en va de même à Paris. Je n'aimerais bientôt plus le chaud. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 87. Val-Richer, Samedi 14 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-07-14.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1655>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 14 juillet 1838

Heure 2 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

93

De douces paroles ! Je ne vous en
envoie jamais, je ne vous en ai jamais dit d'aussi douces
à mon gré ! Vous craignez que je ne sois mécontent. Non,
je ne suis pas mécontent. Je vous aime trop et je vous
connois trop bien pour l'être jamais. Mais je suis triste :
triste comme je ne puis pas ne pas l'être ; triste aussi peut-
être comme je pourrais ne pas l'être. Je vous ai demandé
un jour comment on faisoit pour avoir de l'humeur sans en
avoir contre quelqu'un. Je ne puis admettre qu'à cause de
notre séparation vous ayez de l'humeur contre moi. L'an
dernier, du 15 Juin à votre retour d'Angleterre, parmi mes
inquiétudes, en voici une qui ne préoccupoit beaucoup.
Si notre intimité devient complète, parfaite, comment nous
accommoderons-nous de ce qui n'est ni complet ni parfait
dans notre relation ? Si nous devenons vraiment nécessaire
l'un à l'autre, comment supporterons-nous d'être jamais
séparés ? De jour en jour, je vous découvrais plus
capable d'une intimité parfaite et de tout son bonheur,
le plus incapable d'accepter dans ce bonheur la moindre
imperfection, la moindre lacune. Je vous en aimais
chaque jour davantage, et mon inquiétude croissoit avec

ma tendresse. Un jour, mon inquiétude a disparu. Je n'y ai plus
pensé. Nous avions été si tôt et si longtemps séparés ! La
séparation était notre état habituel. Je n'ai plus pensé qu'à
la joie de notre réunion. J'en ai joui avec une confiance
accablée, comme on jouit du bonheur ; on ne prévoit plus rien,
on ne s'inquiète plus de rien ; il absorbe l'âme. Mais, vers
le printemps, mon inquiétude est revenue, et revenue brève, vive.
Mon attachement pour vous était devenu bien plus sérieux
et bien plus tendre. Je vous connaissais bien mieux. Vous
ne savez pas à quel point, tout l'hiver, de près, de loin,
chez vous, chez moi, l'idée ensemble ou dans le monde, vous
avez été constamment présente à ma pensée, l'objet constant
de mon observation, de ma réflexion, de ma contemplation,
de ma sympathie. Vous, la créature la plus noble, la
plus saine, placée le plus haut, et au même temps la plus
facile à froisser, la moins propre à lutter contre le sort
la plus prone à fléchir sous le fardeau ! Des sentiments
si profonds et des impressions si mobiles ! Avec tout de
supériorité, pouvant si peu pour vous-même ! Sans de
hautes idées et une telle impossibilité de se résigner à
la souffrance, à la contrariété, à la difficulté ! Une
dignité si inaltérable avec une si vive impatience
contre tout ennui, tout obstacle, tout mécompte ! Je
suivais tous vos mouvements ; j'assistais à toute votre
âme. Quel ravissant bonheur de voir de tous côtés, à
toute heure, sur cette âme si haute et si tendre, de la

Satisfa
plus de
tous de
faite de
effort.
de tend
tout le
tantôt
de vous
crainte
Je
moment
hésiter.
campag
santé.
bien q
premier
mes enf
moi la
fièvre
quitté
pour v
si vous
chagrin
une m

Satisfaire pleinement, de répondre à toute, les exigences, à des plus secrets desirs de perfection dans l'intimité ! et en même temps de protéger constamment, efficacement, cette personne si précieuse aux combats, aux épreuves, d'écartes d'elle tout mal, tout effort, de la faire vivre à l'abri d'un impénétrable bouclier de tendresse et de soin ! Je rêvais tout cela, avec ces desirs tout le jour plus vifs de réaliser mon rêve. Et tout le jour, tantôt un incident inefficace en apparence, tantôt une parole de vous, venait de jour en jour, et me pénétrer de la crainte que mon rêve ne pût se réaliser.

J'étais dans cette disposition, pleine d'angoisse, quand le moment de notre séparation est venue. Je ne pouvais pas hésiter. Ma mère, mes enfants, attendaient impatiemment la campagne. C'est leur plaisir. C'est un grand bien pour leur santé. Ils y comptaient. Ma mince fortune, dont il faut bien que je m'occupe pour eux, s'y obligeait. Je me suis promis que, dans ma vie publique, jamais, même pour mes enfants, les considérations de fortune n'exerceraient sur moi la moindre influence. Raison de plus pour que j'en tiennais quelque compte dans la vie privée. Je vous ai quitté, en essayant d'étouffer près de vous, mon chagrin pour vous aider à étouffer aussi le vôtre. J'ai eu tort. Si vous aviez vu ce qui m'en conduisait de vous quitter, votre chagrin fût resté le même ; mais une minute d'injustice, une minute d'humour contre moi eût été impossible.

Dites-moi que vous n'êtes pas injuste, que votre

bonheur ne s'adresse pas à moi, pas du tout à moi, quelle
 porte uniquement sur l'imperfection, l'amère imperfection
 de notre relation, de notre destinée. Dites moi cela ; peinez le
 toujours. Et même loin de vous, même sous ce fardeau de l'absence
 de l'absence, je me soutiens le cœur confiant et ferme : je
 reprendrai mon rêve, le rêve de vous rendre heureux, heureuse
 malgré tout ce qui nous manque, malgré nos cruels souvenirs,
 heureux à force d'être aimés, et bien aimés. Oui, bien aimés.
 C'est la plus douce parole que je sache écrire, et quelle est
 loin de la réalité ! Adieu.

Dimanche matin 8 heures.

Je porterai moi-même ce matin cette lettre à Lisieux. Je vais
 passer la journée à la campagne, à Combrée. ... de chez je
 voudrais vous dire ! Rien ne me console. Rien n'est assez tendre
 assez vrai. Rien ne dit tout ce que j'ai pour vous dans l'âme.
 Vous avez besoin que tout soit parfait autour de vous. Et je
 suis sûr que si j'étais toujours là, libre de tout souci & maître
 de tout arrange, tout serait effectivement parfait selon votre
 désir. Et je ne suis pas là ! Et même quand j'y suis, je
 ne puis pas tout ce que je pourrais ! C'est un sentiment très
 douloureux. Et pourtant je m'y résigne pour moi. Soutenez-moi
 espérez que vous vous y résignerez aussi, comme on se résigne.
 Acceptons ensemble, avec une commune tristesse & une commune
 tendresse ce qui manque, non pas à notre intimité, mais à
 notre bonheur. Supportons-le ensemble, avec une confiance
 sans mesure l'un dans l'autre, afin de jouir ensemble de ce

enven
 à mon
 je ne
 comm
 triste
 être
 un ju
 avoir
 notre
 de m
 inqui
 si ne
 accom
 dans
 l'un a
 sépar
 cap
 la p
 impr
 chag

que nous avons. Adieu. Adieu. J. voudrais que tout mon être
pût passer dans cet adieu. Il serait bien doux.

10 h. $\frac{1}{4}$

Je reçois votre paquet en montant en voiture pour ma course.
Merci. Merci. Je vais lire tout cela en roulant. Il ne fait plus
chaud. L'espèce qui est en va de même à Paris. Je n'aimerais
bientôt plus le chaud. Adieu. Adieu.